

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947

(2.3.1947) Supplement Hebdomadaire

Nouvelles de France

Dimanche
2
Mars
1947

DIRECTEUR
LITTÉRAIRE
PAUL BOURCIER

A travers l'Amérique centrale

Ainsi, il est inutile de chercher dans aucune des capitales de l'Amérique centrale une carte de cette région qui, n'en dépitait aux sceptiques plus de 1.500 kilomètres de long, si l'on y comprend Panama. Quelques échecs répétés n'ont pas le naïf incorrigeable. Des cartes ? Pourquoi faire ? semblait dire avec une pointe de méfiance les libraires les mieux fournis. Ceux qui sont plus compréhensifs vous proposent avec gentillesse d'énormes cartes murales de leur pays, mais jamais du Centre de l'Amérique... D'ailleurs, au bout de quelques centaines de kilomètres à travers le Guatemala, ou le Nicaragua, on comprend l'indifférence des indigènes à tous les embarras des vieux pays.

QUAND on a la témérité de dire qu'on a voyagé en Amérique Centrale sur la route Panaméricaine, on s'attire la plupart du temps des sourires sceptiques de la part des gens les mieux informés. J'ai dû à un Français intrépide de traverser la presque totalité de l'Amérique Centrale autrement que par l'inévitable Pan-American Airways. Et je n'ai pas perdu au change. Il suffit, pour être heureux pendant les 4 ou 5 jours que dure au minimum le trajet du Mexique au Costa-Rica (celui-ci n'étant pas encore relié au Nicaragua, ni au Panama), de renoncer à un certain nombre d'habitudes que des séjours trop prolongés en Europe ou aux Etats-Unis risquent de faire perdre au voyageur.

UN REPORTAGE DE GEORGES RAS

POUR tout Européen, l'Amérique Centrale est une expression géographique à peu près vide de sens. Et pourtant, quelle diversité entre les sommets impressionnants du Guatemala où 3.000 mètres ne font pas encore bien sérieux, et les collines riantes du Salvador ou la grande plaine sèche et stérile du Honduras occidental. Et quel contraste, lorsqu'on quitte la chaleur acablante et la végétation incontrôlable du Nicaragua, d'arriver soudain à San José où le fraîcheur du climat et la douceur des couleurs et des formes rappellent tel paysage des Alpes ou de la Forêt-Noire. Quant à la beauté, plusieurs régions de l'Amérique Centrale soutiennent parfois victorieusement la comparaison avec ce que la vieille Europe a de plus remarquable à offrir.

Bien entendu, la variété des paysages se retrouve en tout. On franchit des dizaines de kilomètres au Guatemala, montant et descendant souvent, tournaient toujours, sans rencontrer âme qui vive. Soudain, c'est un groupe d'indiens revêtus de jupes et de pantalons courts, qui trottent, apportant sur leurs épaules, ou parfois sur leur tête, des charges impressionnantes de poteries colorées. Mais, à peine la frontière du Salvador est-elle franchie, que l'on croise ou double sans interruption des hommes et des femmes à la peau brune, que rien ne paraît laisser. Ils sont accompagnés de vaches ou de chevaux qui se moquent des automobiles et traversent les routes en tous sens. La nuit, cette activité des marcheurs ne se ralentit nullement, ce qui interdit pratiquement toute vitesse supérieure à 40 km. à l'heure (bien que le Salvador ait sans doute les meilleures routes de toute l'Amérique Centrale. Détail intéressant : on retrouve dans la plupart de ces pays les scènes bibliques : l'annonciation portant la famille et les charges les plus écrasantes, les femmes cheminant ou bavardant avec, sur la tête, une amphore remplie à la source...

CONSCIENTS de la faiblesse de leur pays pris individuellement, un certain nombre de patriotes, fidèles à l'esprit d'union qui animait le grand Bolívar, tentèrent à plusieurs reprises de rassembler les cinq Républiques, que ne séparait apparemment aucun différend grave, en une Con-

fédération de l'Amérique Centrale. Une première tentative en 1823 se prolongea péniblement jusqu'en 1848, fut reprise en 1897, sans plus de succès. Le sujet revient périodiquement sur le tapis vert des divers pays, sans qu'aucun résultat sérieux et durable ait encore été atteint. Selon l'avis de plusieurs observateurs impartiaux, il semble que les raisons qui militent contre l'unité soient, au fond, bien plus fortes que celles qui lui sont favorables. Il y a d'abord un certain nombre d'anciens comptes à régler, et un esprit de clocher incontestable existe, de temps à autre, les disputes de frontières, telles que celles opposant le Nicaragua au Honduras, ou le Guatemala à l'Angleterre (qui tient la région de Belize). Les méchantes langues racontent aussi que l'unité des cinq Républiques, même sous forme fédérative, diminuerait d'autant l'importance des Gouvernements et des Parlements locaux, ce qui provoque des résistances sinon justifiées, du moins compréhensibles.

En fait, des raisons économiques sérieuses affaiblissent considérablement l'intérêt que pourraient avoir les cinq Républiques à renoncer à leur autonomie. Pourquoi, d'ailleurs, renonceraient-elles à un système occasionnel qui leur rapporte une large part de leur revenu, alors que les cinq Républiques sont non pas complémentaires, dans leur production, mais concurrentes. Si le café est de loin la principale exportation du Salvador, c'est également le plus clair des ressources du Guatemala, et aussi du Honduras. Ce n'est certes pas au Costa-Rica que le Honduras vendra ses bananes, car celui-ci pourrait en revendre au Guatemala, qui ne sait que faire de siennes. Il en est, dans une large mesure, de même pour le cacao, l'or, l'argent qui sont, avec le sucre (Costa-Rica) et quelques autres produits secondaires, l'essentiel des exportations de l'Amérique Centrale. Par contre, aucun de ces pays ne saurait proposer à ses voisins les automobiles, les machines, les radios et autres produits manufacturés dont ils ont tous besoin. Et la guerre elle-même n'a pas suffi à créer entre les « Cinq » des échanges vraiment importants.

D'une façon générale, les Gouvernements intéressés n'ont pas annoncé de programme de réformes sociales importantes. Faut-il voir là une survivance d'un régime social, par ailleurs en recul, ou bien s'agit-il simplement d'un contentement intérieur que chacun veut, au fond, protéger contre les empiétements de la machine. Il est difficile de le dire. A coup sûr, les moyens sont limités, les divisions sont grandes. Peut-être, après tout, l'Amérique Centrale est-elle heureuse. Qui sait ?

Le chemin de Moscou

La plus grande joie de l'humanité, c'est sans doute la peur. L'histoire de Grégoire qui se jette à l'eau pour se protéger de la pluie, ce n'est pas seulement un conte pour enfants. C'est l'histoire — toujours renouvelée à travers les âges — des peuples qui, par crainte d'un rival plus ou moins imaginaire, se précipitent dans la course aux armements, l'air crainte de la guerre, ils l'appellent de toutes leurs terreurs.

Cette fois, on a pu craindre un moment, après la défaite de l'Allemagne, qu'elle ne s'emparât de l'Asie : à la théorie du « bloc occidental » a répondu le fameux « rideau de fer ». Il a fallu toute la sagesse des Alliés, leur horreur d'une guerre éternelle, leur goût de la vie humaine et du bonheur quotidien pour que les préventions s'effacent ou, du moins, commencent de s'effacer.

Les différentes conférences internationales qui se sont succédées ont marqué chacune une étape vers une compréhension, une harmonisation plus grandes. Après s'être entendus et avoir souligné leur volonté d'entente, à l'occasion des traités avec les satellites de l'axe, les Alliés ont délégué aux appoints de leurs ministères des Affaires étrangères, le soin de débrouiller le chemin qui menait à la conférence de Moscou. Or, il est apparu, à travers des comptes rendus volontairement sans éclat, qu'ils ont fait là un excellent travail.

C'est que l'un des partenaires, à pris l'initiative d'insister non sur les motifs d'inquiétude, mais sur les raisons de confiance : la France a su, les ruines encore fraîches, reprendre son rôle d'initiative dans le jeu international.

Léonid Brejnev, par un pacte précis, elle se lie de même à sa nation sœur, l'Angleterre, et, à la faveur de cet engagement, l'Angleterre et l'U.R.S.S. se rapprochent au point d'envisager un traité prochain. Les préventions tombent, le rideau de fer s'entr'ouvre : le traité franco-tchécoslovaque, est remis en vigueur aux applaudissements des deux peuples, c'est au tour de la Pologne de reprendre ses vieux engagements avec notre pays.

Se souvient-on qu'il n'y a pas deux ans, la France était exclue des entretiens de Potsdam, ces entretiens dont les conclusions devaient s'avérer d'une application si difficile. Et pourtant, grâce à elle en grande partie, quelle étape parcourue sur le chemin de la conférence de Moscou, sur le chemin de la Paix. P. R.



Sous le chaud soleil de l'Amérique centrale, la vie s'écoule, calme et facile.

La seule « navigation » possible dans la plupart des cas est la navigation à vue. Quand on trouve un croisement de routes, il faut choisir et ne jamais penser qu'on va peut-être revenir à la ville que l'on a juste quittée. Malgré l'absence complète de poteaux indicateurs, il est de fait que que l'on arrive généralement à destination.

Pour les amateurs de pittoresque, un grand sujet d'émerveillement est incontestablement le nombre invraisemblable de douaniers et de policiers que ces pays relativement pauvres et peu peuplés, sont capables de mettre en ligne. Toute traversée de douanes est un véritable rite, auquel participe une partie importante de la population locale, dont les grandes distractions sont apparemment le passage d'un avion, celui du train quotidien, ou l'examen des bagages des touristes. La plupart du temps, ces interminables contrôles se font avec bonne humeur et dans tous les pays du monde un douanier accepte toujours une cigarette américaine. Cependant, dans l'un des pays traversés, il nous fut donné de constater dans toute sa beauté un régime policier, inquiet, brutal et absurde, qui contrastait avec l'amabilité générale. Il n'est pas rare, en tout cas, d'être contrôlé à l'entrée, puis à la sortie d'un même village. Et l'on se console en apprenant qu'il s'agit de deux polices différentes...

Enfin, pour achever le contraste avec les Etats-Unis (où l'on parcourt des milliers de kilomètres sans jamais être arrêté par un agent), il reste à indiquer la question des changes. En quelques jours, on a fatalement les poches pleines de pièces dont les unes sont en argent le plus pur et les autres en bronze le plus plat et qui, bien entendu, ne valent rien si elles ne sont pas utilisées dans le pays d'origine. Il faudrait un Poincaré pour savoir à chaque instant que le colon salvadorien vaut 0 dollar 40, le quetzal guatémaltèque 0 dollar, tandis que le tempéras hondurien se contente de 0 dollar 40 et le cordoba du Nicaragua de 0 dollar 30. On finit par tout mélanger, on donne des dollars en pourboire au lieu de cordoba. Et tout le monde en paraît content. Y compris les banques, qui se servent de généreuses commissions sur la moindre opération effectuée deux des cinq Républiques.

Routes et sentiers de France

BORDELS d'arbres qui ont fait de rendre les honneurs ou partaient sur un beau milieu de la campagne, silencieuse ou droite, associée aux esprits d'une rivière, aux exigences de la montagne, ou posée le long d'un canal, une route de France est reconnaissable entre mille, non pas seulement parce qu'elle est ornée de plaques indicatrices et qu'on peut toujours la suivre, soit entre Puy et Mende, soit entre Niort et Angoulême, ou encore entre Vannes et Angers, mais en raison de sa physionomie, de sa couleur, ou plutôt de sa peau, car la route a une peau, comme un animal. La route se voit, elle se prête, elle conduit, elle raconte, elle accomplit un devoir, elle est célèbre et porte un numéro. Enfin elle est sonore, c'est-à-dire qu'elle chante d'une façon particulière, et tous les automobilistes ont depuis longtemps dans l'oreille le bruit éloquent des pneus sur la chaussée. Tout autre est le chemin. Il a les mêmes fonctions que la route, et obéit aux mêmes lois, mais il est plus près des hommes. Ici, le vocabulaire est très riche pour mettre à la disposition de notre mémoire et de notre sensibilité, en français ou en patois, les verbes, substantifs, synonymes et diminutifs qui permettent de traduire les plus fines impressions de ceux qui vont, comme on dit, par monts et par vaux.

Les grandes routes sont comparables aux trains : on ne les emprunte que pour voyager ; elles servent aux longues distances. Mais la marche à pied, les travaux des champs, la chasse, l'excursion et la vie à la campagne demandent d'autres réseaux. Et si l'on veut acquiescer quelques notions vraies, précises, vivantes, des collines de la Flandre, du plateau des Cevennes, de l'île de Ré, blanche, iodée, toute en subtilités, ou de l'Limagne, du Bas-Rhin, de la Bretagne, de la Normandie, de la Rhodanie, du Quercy ; et l'on veut contempler à loisir ou voir de près, comme on dit, les montans du Berry, les oliviers de Provence, les chevaux du Perche, les baux du Morvan ou les dindons de la Haute-Loire, il faut s'engager sur des chemins et parfois s'aventurer dans des sentiers, c'est-à-dire entrer dans le vil d'une contrée, par ces voies qui ont été aussi celles de l'histoire, de l'insurrection, de l'unité, et, tout près de nous, celles de la Libération. Alors la France apparaît avec ses bords, ses monts, son goût, ses tentes, sa vocation et sa durée. Ce ne sont plus des paysages illustres, des sites célèbres ou des points de vue, que l'on aperçoit d'une fenêtre de compartiment de chemin de fer ou de sa voiture trop rapide, mais comme des tranches de vie. On est mêlé à la nature, on respire avec elle et l'on participe à son fonctionnement. Et le chemin qui



assure les communications entre deux villages voisins, le sentier qui cherche l'endroit habité de la forêt pour la vaincre, ont parfois autant de prix, de grandeur, de cochet, de grâce ou de noblesse que d'autres souvenirs (hôtel Ciel de Bourges, la cour d'honneur du château de Grignon, la préfecture de Châteauroux, l'écochier en fer à cheval de Fontainebleau ou le château de George Sand à Nohant. Car le moindre chemin a son passé, sa légende et sa dignité. Ce sont ses fils qui jettent comme tous les départements de la République, c'est lui qui est chargé de l'équilibre de la route s'il ne peut être tracé. C'est lui qui relie le chef-lieu à l'arrondissement, l'arrondissement au canton, le canton aux villages et les villages aux fermes perdues. C'est lui qui conduit inévitablement du préfet au hâcheron et de la mise du département à la berçère, des deux côtés de Poitiers ou de Dijon aux lieux-dits, aux moines, aux grattes, aux rebouteux. C'est lui qui découvre le bouffeur de cru dans sa petite chambre luxueuse, l'expert en humanité et solutions qui se livre ses secrets aux commerçants des grands centres, le secrétaire, le vannier, le soldat, et parfois, au milieu de cette population clairsemée, prudente, séduisante, quelques gentils hommes ignorés, amoureux de

solitude, de champignons ou d'oiseaux, quand ce n'est pas un artiste lâché à mort avec Paris, et dont l'ambition n'est plus que d'appliquer le conseil de Goethe : qu'ils se brui... Il faut que chacun, à son tour, interroge ce nouveau monde, ou plutôt ce premier monde sans modes ni journaux, simplement habités, habités et sans, d'où partent vers les villes nourrices et productives. Il faut que chacun fasse confiance à son inspiration, et remonte aux sources, aux bêtes, aux insectes, puis aux légendes qui circulent, puis à l'espérance cachée dans ce tumulte, s'il veut comprendre le secret des choses. Une multitude de sentiers l'inventent de toutes parts. Aucun véhicule ne pose, hormis les charriots de l'agriculture. Ce n'est pas le passé, mais l'éternité. Et l'on comprend ainsi que les premières cérémonies humaines aient été agricoles. Ainsi tous ces chemins qui serpentent entre vallées et lieux d'habitat, ces chemins qui sont comme des confidences d'un village à un autre village, sont des routes de sérénité, des signes de loi et de vie. Ils n'ont pas été dessinés au hasard. Ce sont les besoins des hommes qui les ont créés, quand les hommes se déplacent pour chercher des dieux. Que revienne le printemps sur tant de paysages qui ont inspiré les peintres, et cela se voit aussitôt. André BEUCLER.



Les contes de l'énergie française

DEVAUT

Paysan parmi les autres...

DEVAUT tenait du front dans un esprit nouveau. Dix-sept mois de misère et de combat avaient agité ses horizons, gonflé sa tête de projets d'abord, la préfecture le nomma maire

Le père Thomas, fermier des Bouchoirs, ayant trépassé, l'occasion se présenta bien commodément. Les Bouchoirs comptaient dix hectares en fermage accolés à la Crésotière et dix autres que le Thomas avait grappillés de droite et de gauche en cinquante ans. Son fils, gâté dans l'Alain en 17, était mort de tuberculose en 23. La fille Berthe s'était mariée à Depreux qui faisait marcher le domaine. Devaut était seul à savoir que la Berthe guignait une épicerie à Moulins pour y faire la dame. C'est cela qu'il avait déduit un jour que le notaire lui disait de patienter, vu que les Depreux vendraient peut-être un bout de terre pour aller à la ville et le père Thomas mourait. En le conduisant au cimetière, Devaut rumina. « De deux choses l'une, pensait-il : ils bazardeuront tout ou ils ne bazardeuront pas tout. » On n'avait pas l'habitude de crier ses intentions dans la commune, d'autant que la liquidation d'un domaine donnerait de l'air à ses esprits à trente lieues à la ronde. Le lendemain de l'enterrement il se rendit aux Bouchoirs sous prétexte du curage d'un fossé mitoyen. On parla d'abord du trépassé tout en buvant un verre, puis Devaut dit aux Depreux :

« Son existence. Vendre son troupeau ? Sa fierté ne s'y résignait pas. On ne manquera pas de dire que c'était bien prévu, vu qu'il allait trop vite en besogne. Une hypothèque n'était pas à prendre non plus, ça se saurait aussi.



à la place de Dufrenoy, sur aux Eperges, on qui était une fierté ! Avec sa main artificielle, il travaillait comme avant, mais les choses se vendaient aux plus hauts cours. Verdun renouait ses fibres. La tête du 64 y était. Alors Médard, le facteur, plus bredouillant à cause des nouvelles qu'il apportait « au maire », quittait souvent la Crésotière avec un paquet pour Brinod ou pour Coane qu'on n'avait jamais vus, à la liaison, recevoir un bout de carte postale. La Française y mettait une boîte de beurre fait exprès et lui, un flacon de gnôle et des galettes. Gabriel vint au monde à la fin de 1916, événement qu'on avait accompagné. Le père Jérôme se trouvait bien vieux depuis que son gars, englobé dans une tranchée comme tant de paysans, ne reviendrait plus. Il offrait toute la Crésotière d'un seul coup, à condition et pas cher, parce que le Devaut arrangeait bien sa terre. Quatre arpents et tout l'attirail au gars de Devaut, le journaliste ! C'était à n'y pas croire ! On peut dire que le jour de la signature devant le notaire de Souvigny fut un souvenir ! Ils y allèrent tous les trois, le vieux, la Française et Devaut, en carriole, dans leurs beaux habits.

Peu après, Médard apportait une revue agricole. La Française s'étonna d'une telle dépense. « J'ai une idée, la femme », répondit Devaut sans plus, et, dans l'hiver de 18, il s'en fut en Normandie acheter deux bonnes normandes à pelage noir et blanc comme il n'y en avait pas dans le pays. La Crésotière comptait huit vaches à cette heure. Pour les loger il avait dû, aidé d'un vieux maçon, remonter la grange. Pour la moisson, vu qu'il n'y avait plus d'hommes pour la faire et que le père Clémenceau gourmandait quand même les maires, il acheta à crédit, avec le secours de la préfecture, une moissonneuse-lieuse, la première de la commune, et la prêta aux fermes des domaines dont les maires ne reviendraient plus. Dans l'hiver de 19, il commença un troupeau de brebis, généralement d'un bon rapport. Il avait du fourrage et la surface des terres en pacage augmentait depuis la guerre. Les moutons fatiguaient bien moins la femme que les vaches et les enfants.

Le petit Louis marchait sur les sept ans. Un jour que Devaut lui demandait quel serait son métier, il avait répondu : « paysan ». Depuis, cette idée d'enfant portait les réflexions de Devaut sur un nouvel objectif, style militaire qu'il gardait de son passage dans les tranchées. C'était bien clair. Avec ses six hectares, et les quatre de la location du père Bastien, la Crésotière ne suffirait pas aux gars, ni à ceux qui surviendraient peut-être à la suite. Sans agrandissement conséquent, il faudrait que l'un des deux devienne journaliste ou bien aille dans un emploi du gouvernement. Cette idée d'agrandissement pour garder ses gars avec lui ne le quittait plus. Parfois, il se retournait la nuit dans son lit en gémissant comme un possédé. Pour l'argent, un homme de trente-deux ans avait du temps devant lui, mais la terre était plus difficile à capter.

Devaut se mit à l'affût des occasions. Il guetta sept ans. Entre temps, en 1920, Jean-Baptiste naquit, ce qui le fortifia dans son but. L'affût se passa au tréfonds de lui. De temps à autre, il allait voir le notaire de Souvigny, histoire de causer un peu avec lui. « Ça sait des choses, un homme de loi », disait-il à la femme si elle le questionnait. Il observait aussi, étant maire, confirmé par les électeurs, les morts et les mariages. Sous le mot se trouvait un héritage et, dans les épousailles, il y avait les positions d'avenir envisagées par le gars ou la gâtée. Parfois, les partenaux lui chuchotaient des éventualités parce qu'il avait de l'autorité et qu'on le savait de bon conseil.

— Voilà Poincaré au gouvernement pour redresser la monnaie, ça ne durera peut-être pas les bonnes veines !
— Faut bien espérer que ça durera, fit Depreux, l'en a aussi de la terre.

La Berthe écoutait les deux hommes en travaillant ses fromages. — Si c'était ton idée de vendre, on pourrait peut-être bien s'entendre nous deux, reprit Devaut.
— Tu pourrais t'y bien payer ? T'es donc bon riche, Devaut ?
— Pourvu qu'en aie assez pour ce que tu veux faire, répliqua Devaut, j'aurais bien quoi d'être content avec la Berthe.
Ils n'en dirent pas plus ce jour-là. Devaut pensait qu'il pouvait s'en tirer en payant la terre en billets et en monnaie, après estimation, l'attirail et le cheptel. Comme il revoyait le Depreux de temps en temps, il avançait son projet à petits billets à condition de rentrer dans sa terre et un billet n'était pas payé. Le soudeau était dur à avaler pour Devaut. On s'entendit avant la Saint-Martin parce que la Berthe ne voulait pas passer l'hiver aux Bouchoirs.

DEVAUT en tira une grande considération dans la commune. On trouva le maire « bien chanceux et bien entreprenant ». Tout de même, une préoccupation le taraudait. C'était bien joli ce que disaient Poincaré dans le journal et montrait le préfet lorsqu'il avait réuni les maires du canton, mais voire que la stabilisation entraîne la mévente du bétail et des grains ? On en parlait sur la place de l'Allier à Moulins lors de la dernière foire. Le député Desgranges disait que oui, et que le parti socialiste marchait pour l'office du bétail qui comblerait à la misère des paysans. Mais un député était homme à ne pas croire sur parole. Au concours général des reproducteurs où Devaut avait présenté un jeune taureau, la tête s'était mal vendue. Sortant à peine de rembourser le père Jérôme, on tombait dans les billets à Depreux. Il fallait compter serré avec la Française...
Une nuit qu'ils s'entretenaient à petits mots sous les couvertures, elle lui fit part d'une idée à elle. Comme le Louis était un bien beau gars sur ses dix-huit ans, on pouvait envisager des épousailles. Des fois que la Martine Jutier ferait son affaire ? La femme était de bon conseil, c'était sûr et certain. Il y avait du bien chez les Jutier. Ce serait précieusement que l'un des deux familles après l'année de régiment du Louis. Mais il ne forcerait pas la main à son gars ; chacun avait bien droit à son brin de liberté. Devaut retourna longtemps l'idée et finalement approuva la Française en vue des sinagres d'approche que seule femme pouvait faire dans ce domaine-là.

En 32, Devaut se trouva en grand embarras pour payer au jour dit le billet en cours. Le député Desgranges ne s'était donc pas trompé sur le propos du blé. Les cours baissaient d'année en année que c'en était une volerie des marchands de grains et qu'il valait mieux donner le blé aux cochons que de le vendre. Cela le ramenait à vingt ans en arrière quand il avait dû emprunter au père Barrichard. Un fils de gueux comme lui ne pouvait que tirer le diable par la queue toute

Son copain Ardouin le sauva en lui recommandant qu'avec la bonne recommandation de Desgranges, l'office des combattants lui consentirait sûrement un prêt à petit intérêt. C'était un bon gars de Souvigny qu'il avait rencontré à l'hôpital de Vichy où il se guérissait tous les deux. Ardouin était devenu le secrétaire de la section socialiste du canton, pas bêteux, bien parlant, et que tous les maires connaissaient attendu qu'il votait avec eux.

Louis maria la Justine Jutier en 36 après l'avoir courtisée quatre ans bien amoureusement. En 37, ce fut le tour de Gilberte, avec Philibert Delorme. Une noce à tout casser que celle-là. Gabriel se promettait le même jour à la Clotilde Chaimain, la petite-fille du vieux cosaque des Bourdets. Un beau coup aussi que celui-là. Toutes ces noces valaient à la mère et à Devaut des soucis et des nuits de calculs à voix basse, dans le tic-tac de la vieille horloge. Ces enfants étaient leur fierté autant que la Crésotière. Il fallait bien faire les choses. Au matin, Devaut bombait le torse devant sa porte en ajustant sa fausse main.

D'ailleurs, la mévente s'atténuait. L'argent rentrait à la Crésotière et le député, à la suite de bonnes élections socialistes, l'avait son office du blé. Il s'en vantait assez à la foire de Moulins, le bougre ! Le troupeau s'enflait et les agneaux ne se vendaient plus si mal. La Française multipliait les couvées. On s'en tirait, vingt diéus ! Il manquait encore une quinzaine d'hectares puisqu'il avait Jean-Baptiste, le troisième, à rentrer au domaine. Mais, sur ce sujet, Devaut, qui n'était pas très causant, restait plus muet encore que pour le reste. La Crésotière avait qu'il allait voir le notaire à Souvigny. On n'en tirait pas plus. Une chose, il est vrai, depuis mars, dérivait les esprits. Le soir, à la soupe, le radio faisait retentir dans la pièce commune des mots qui rendaient la table silencieuse. On parlait de la guerre dans l'instrument. S'ils disaient vrai, les gens de Paris, toute la nichée Devaut, les trois gars et le gendre seraient rafelés et le travail tout déserté. Cela se produisit le 26 août.

Ah, vingt diéus ! Devaut savait ce que ça coûtait, la guerre ; il se souvenait de l'Argonne, de Vauquois et de Tabbure. Deux des gars allaient dans l'infanterie, Jean-Baptiste dans les chars. Il n'y avait que Philibert dans l'artillerie. Comme ils écrivaient des lettres au père il n'était pas question de se battre avec les Prussiens, Devaut ne prévoyait rien de bon. « Ça n'est pas catholique », disait-il à la femme. Sans cette fichue guerre-là, il aurait pu souffler un peu parce que, en décembre, l'affaire qu'il lograit avait mûri dans le va-et-vient du travail qui toujours pressait. Les choses mauvaises que la France vivait sortaient de terre et s'installaient sous la lampe. On les lisait sur la figure de chacun. C'était comme si, d'un coup de faux, on avait coupé la langue à Devaut.

Un matin, alors qu'il manœuvrait sa faucheuse au pré de la Guilloière, un gamin du bourg vint lui dire que des Allemands en moto le réclamaient à la mairie. Il entra son attelage et s'y rendit, le dos voûté. Le surlendemain, Gabriel arrivait ; après ce fut le Philibert, éreinté de fatigue, mordu par une rage silencieuse. Devaut les consola à petits coups. La terre les attendait, à la Saint-Martin, il la leur donna à tous, pour qu'ils la gardent sans honte, comme lui l'avait fait...

CHAMPION DE SKI, GRAND CHASSEUR DE CHAMOIS ET DE TETRAS

Guido Schmidt, est-il un traître ?

Il y a eu, en tout cas, le 12 février, que s'est déroulée la dramatique entrevue de Berchtesgaden, au cours de laquelle l'Autriche perdit son indépendance.

Les acteurs de cette tragédie historique n'ont pas tous disparus. Si Hitler s'est suicidé, si Ribbentrop a terminé au bout d'une carrière, si Papen se débat dans les filets des tribunaux de dénat fascistes, l'ancien chancelier Schuschnigg patrouille le monde où il conteste pour justifier sa politique et Guido Schmidt, son ministre des Affaires étrangères, défend sa tête devant un tribunal viennois.

Guido Schmidt paiera-t-il pour la note de Berchtesgaden ? Ce Tyrolien de race, champion de ski, grand chasseur de chamois et de tétas, est-il le traître qui doit mourir au dernier acte du drame ?

Les avis sont partagés. Un diplomate autrichien, ancien ministre d'Autriche à Addis-Abeba, s'affirmait récemment qu'à Theure où, sous la conduite de son chancelier, l'Autriche menait une politique autonome, Guido Schmidt, tout en feignant de soutenir Schuschnigg, intrigait avec Papen, ambassadeur du Reich, au service de l'Ancêtre.

En revanche, son frère Joseph, qui fut, de 1931 à 1945, l'âme de la résistance au national-socialisme en Tyrol, qui fut avec le Gastage de reconnaissance, délégué et candidat à plusieurs reprises aux prisons et les camps de concentration hitlériens, répond de son frère comme de lui-même.

Que nos lecteurs se rassurent, je n'ai aucunement l'intention de prendre parti dans ce débat. La « rose » Schmidt est actuellement assise à un tribunal autrichien. Le gouvernement de Vienne, étant composé en majorité de chrétiens-socials, parti qui était, avant la guerre, celui de l'armée, tout porte à croire que la sentence sera rendue avec équité.

Si j'ai pris le plume pour satisfaire à l'excellente, c'est que les horreurs de la guerre ont voulu qu'il ne soit donné de procéder à l'arrestation de l'ancien ministre et, qu'à cette occasion, il n'a terni les dernières heures de la République autrichienne. Or, ces déclarations appar-

tionnent, sinon à l'histoire, tout au moins à la petite histoire.

COMMENT PUT ARRÊTÉ GUIDO SCHMIDT
Lorsque j'ai fait, bien involontairement pour lui, la connaissance de Guido Schmidt, l'appareil à un bataillon de chasseurs qui, après la campagne d'Allemagne, était parvenu à Saint-Anton, pointe extrême de l'avance de la 10^e Armée française.

Parut les « criminels de guerre » qui étaient particulièrement recommandés à notre service de renseignements, figurait en bonne place l'ancien ministre des Affaires étrangères de Schuschnigg.

Pendant un mois et demi, il fut signalé en divers endroits, de la montagne, mais ce n'est que le 28 juin 1945 que j'acquis la certitude qu'il demeurait toujours dans son frère Joseph à Bludenz. Le 28 juin, je procédais à son arrestation.

Au lieu du dangereux criminel que je m'attendais à rencontrer, j'avais devant moi un homme malade, physiquement décliné, qui se rendait à Saint-Anton, lui demandant pour première prison « propre maison, une magnifique villa blanche située dans un site particulièrement choisi sur la route de Saint-Jakob ».

C'est là, au cours des quarante-huit heures que je passai en sa compagnie, avant qu'il ne soit remis à la Sécurité Militaire, qu'il me raconta comment mourir l'Autriche.

JULIET 1930
Pour bien situer l'homme, il me faut dire que ses origines sont des plus modestes. Il fut le condisciple de Schuschnigg en collège des jésuites de Feldkirch et c'est à cette amitié qu'il fut employé secrétaire au ministère des Affaires étrangères, d'être appelé en poste de sous-secré-

taire d'Etat. Mais laissons-lui la parole :

« Le 11 juillet 1930, le chancelier Schuschnigg m'a confié dans son gouvernement le portefeuille des Affaires étrangères. L'Autriche se trouvait alors une redoutable crise économique aggravée par la guerre intérieure que menaient les partis. Des attentats se multipliaient contre les chemins de fer, les ponts, les bâtiments officiels et les grands hôtels. C'est pour y mettre fin que le jour même de mon entrée en fonctions fut signé un traité avec l'Allemagne hitlérienne.

« Par ce document, l'Allemagne reconnaissait la pleine souveraineté de l'Autriche et déclarait que la vie politique intérieure, ainsi que le problème du national-socialisme, étaient affaires purement autrichiennes. Elle s'engageait à ne pas influer directement ou indirectement sur nos décisions. De son côté, l'Autriche prenait les mêmes engagements et, en outre, se déclarait « Etat allemand ».

« Je me souviens très bien que les nouvelles de France et d'Angleterre accrédités à Vienne se montrèrent très satisfaits du résultat obtenu. Et pourtant, le ministre de France défendait toujours les intérêts de l'Autriche et était un partisan ardent de notre indépendance nationale.

« A l'époque où ce traité était signé, il ne fut pas oublié qu'il y avait encore des hommes d'Etat pour penser qu'on pouvait signer des traités avec Hitler. Il ne fallut que moins que la perte de l'Autriche, du pays des Sudètes, la prise de Prague et l'invasion de l'Allemagne par Mussolini pour ébranler cette confiance... »

L'ENTREVUE DE BERCHTESGADEN

Après s'être lancé sur la censure des puissances de l'Onet qui n'est pas et notre à profit les deux ans de répit que ce traité pouvait accorder à l'Europe, Guido Schmidt se arriva à Berchtesgaden le 12 février 1938.

« Les relations avec l'Allemagne devenant de plus en plus tendues, le résultat fut l'entrevue de Berchtesgaden, le 12 février 1938. L'invitation en fut transmise à M. Schuschnigg par Von Papen. Il est faux que j'aie pressé le chancelier à cette visite. Cette accusation est démentie par deux faits.

1. L'invitation a été préparée par de longues conversations auxquelles j'ai assisté, entre MM. Schuschnigg et Papen.

2. Le chancelier a dit que je lui avais rendu de grands services au cours de cette entrevue et que je m'y étais fait bien tenu.

Et, après cette défense personnelle, Guido Schmidt en vient aux entretiens avec Hitler :

« Tous les doutes qui seraient pu subsister contre sur les intentions de Hitler vis-à-vis de l'Autriche furent dissipés par cette entrevue. Ce ne fut que par de grands efforts que nous parvînmes à l'empêcher d'envahir l'Autriche le soir même. Il nous fut impossible d'exposer notre point de vue. La négociation se transforma très vite en un monologue accusateur de Hitler.

L'entrevue atteignit sa phase la plus dramatique dans l'après-midi lorsque il nous déclara :

« M. Von Schuschnigg, je sais bien que je ne peux épargner au peuple allemand la guerre avec le monde ; il dépend de vous d'épargner la guerre au sein du peuple allemand lui-même.

« Il nous restait un délai qui dépassait le mercredi 15 février. Nous avions fourni des informations détaillées aux ministres accrédités à Vienne. Il était encore temps d'agir pour sauver l'Autriche. Les ministres de France et d'Angleterre nous ont demandé des précisions à Berlin. Mussolini n'était pas en ville ; tout le monde, lorsque le chancelier Schuschnigg lui téléphona dans ces heures décisives, il nous fallait donc

accepter les conditions imposées (renoncement national, etc.). Ce qui est resté ainsi comme... »

LE GOUVERNEMENT SEYSS-INGUAUT

« Contrairement à une opinion largement répandue, je refusai d'entrer au gouvernement Seyss-Inguart alors que plusieurs de mes collègues du cabinet acceptaient d'y participer. Pour justifier mon refus, j'ai dit que j'appartenais à Schuschnigg et que l'Anschluss serait un des premiers actes de ce nouveau gouvernement. Le point qui me attirait venait de s'accrocher, politiquement, mes temps était fini.

« Seyss-Inguart croyait qu'il réussissait à maintenir l'Autriche indépendante pour quelques temps au moins, en se dirigeant conformément à l'esprit national-socialiste. Il était inquiet de l'attitude que pourraient adopter les gouvernements occidentaux. En me faisant membre de son cabinet, il comptait utiliser mes relations avec ce gouvernement.

« Plus, sous prétexte de maintenir l'ordre, l'armée allemande envahit l'Autriche au début de ce qui était sur le demande du nouveau chef du gouvernement Seyss-Inguart, l'Autriche, déclara à qui voulait l'entendre qu'il n'acceptait tout de cette demande... »

Telles sont les déclarations que m'a faites Guido Schmidt, en juin 1945. Il se débattait avec véhémence d'être un criminel de guerre, affirmant que, s'il était entré en mai 1938 comme membre suppléant du conseil de direction des affaires d'Etat qui portait le nom de Gumbel, c'est parce qu'il n'avait aucun autre moyen d'obtenir un emploi, tout les essais pour trouver une situation étant d'avance terminés par le parti national-socialiste.

Il ajoutait qu'il ne cessa d'être l'objet de nombreuses dénonciations, de la part du parti, qu'il fut persécuté parce qu'il faisait donner un engagement religieux à ses enfants, par le curé du village et avait parlé qu'il refusait démentiellement de rendre la salut hitlérien.

Dans les dossiers de police de la Gestapo, il était classé comme « inopportuniste du point de vue national-socialiste et comme franc-maçon et agnostique. »

Le procès est maintenant aux yeux de Vienne, A. ESCOFFIER



A cinq ans, le futur immortel ne s'occupait que de sa trompette.

LES MARSEILLAIS A L'ACADEMIE FRANÇAISE

Du marquis de Pastoret à Marcel Pagnol

BIENTOT l'aine des Tharaud, celui qui est volontiers le plus vagabond des deux, et qui pénétrera la maison, ainsi le désir d'évasion de Marius recevra Marcel Pagnol à l'Académie française.

Dans une mince plaquette, jadis publiée, au tirage très limité, des « Amis d'Edouard », par la librairie Champion, et intitulée « La Fédération Provençale », Jérôme et Jean Tharaud, qui furent les compagnons de Marius sur les bords de la Durance, à Arles et en Avignon, ont exprimé déjà leur attachement à cette patrie des Dieux et leur tendresse pour ce pays de la bonhomie et de la clarté. La Provence, pour eux, c'est une civilisation, la plus vieille que nous ayons eue nous, la plus fidèle à ses origines.

Ce qui pousse là-haut tout naturellement, dans cette nature un peu sèche, c'est toute une végétation de sentiments et d'idées que nous appelons humanité. Dans Aix, Arles ou Avignon, et plus spontanément encore dans la forme des paysages, dans une certaine conception sensuelle et plastique de la vie, favorisée par le climat et la tradition la plus ancienne et la plus ininterrompue, on retrouve en Provence, à l'état paradisiaque, une nature qui semble modelée sur la pensée des humanités, un génie délicat et comme ignoré de lui-même, tant il y a de simplicité en lui, et qui se répand également sur les âmes et les choses.

Les Tharaud écrivent en commun le discours que Jérôme lira seul. Ils évoquent des souvenirs de vacances, du temps qu'ils croisaient au large de la Côte d'Azur et de la Corse sur un petit « pointu » marseillais, pareil à ces barques légères dont se servent les pêcheurs du Vieux-Port et de l'Estaque. Ils connaissent la langue de Marius, d'Escarotigne et de Pantouze. Et peut-être, en l'une de ces phrases dont la tournure est traditionnelle sous la Coupole, diront-ils par le voix de Jérôme, à leur nouveau confrère :

— Ces paysages de la Provence, monsieur, et ce bon peuple de Marseille, vous les connaissez mieux que moi, qui vous dois d'ailleurs de les avoir découverts encore mieux au hasard du voyage, alors qu'ils furent familiers à votre jeunesse et que vous leur êtes demeuré fidèle.

jouer « Marius ». N'y a-t-il pas aussi un accent mélancolique dans les pièces marseillaises de Pagnol, comme il y a toujours, sous cette apparente gaieté que les Parisiens reprochent aux Méridionaux, une tristesse profonde dans l'âme provençale ? Le tambourin, même lorsqu'il accompagne la joie des fa-



« Ici, il se vautre avec sa charmante femme, Jacqueline Rivière, de sa prochaine réception sous la Coupole.

randises, rend un son qui vous litote à un rêve mélancolique. La cigale chante, mais son chant monotone n'exprime pas la gaieté « Marius », « César », « Fanny », sont des pièces chargées de tristesse, de gravité, où la farce n'est qu'épiloque, comme dans la vie, comme dans « l'Arlesienne », d'Alphonse Daudet, ou les facettes de « Equi-

page » et du vieil oncle ne font pas oublier le drame d'un grand amour et d'un rêve de bonheur évanoui.

La « galsjède », c'est un autre Marseillais, l'historien Camille Julien qui, venant gêner à l'Académie ou il occupa, de 1924 à 1933, le fauteuil du Provençal Jean Alcard, lui rendit ses « lettres de

Cet amour de la liberté, Emile Ollivier, né à Marseille, le 2 juillet 1825, élu à l'Académie le 7 avril 1870, le manifesta au point de devenir le promoteur de l'« Empire libéral », avant d'accepter, « d'un cœur léger », la responsabilité de la guerre de 1870. Emile Ollivier fut son discours, en séance privée. À la fin de 1873, mais il ne siège jamais officiellement, ayant refusé d'apporter à son « renoncement » les modifications que lui avait suggérées la commission de l'Académie. Il aurait rejoint à l'Institut le poète Joseph Autran, l'auteur de « La Fille d'Eucharis » et des « Poèmes de la Mer », que Lamartine avait encouragé, et Adolphe Thiers, qui fut académicien de 1833 à 1877, ayant lui-même recueilli le suffrage du marquis de Pastoret, Marseillais, ancien maître des requêtes de la Cour des Aides, et chef de la délégation qui, en 1791, prit l'Assemblée Constituante d'armistice en l'Église Sainte-Genève ou « Panthéon » que Roland Dorgelès appelle « le triculaire de la gloire ».

Ainsi, depuis la grande réforme de 1816, l'Académie française (qui accueillit bien d'autres Provençaux illustres, Mignet, Capus, Henri Brémont, Jean Alcard) n'a-t-elle toujours ou presque toujours un Marseillais au moins chez elle.

Si tous les Marseillais devenus « immortels » ont eu des titres remarquables à cette dignité, il faut bien reconnaître que c'est Rostand et Pagnol qui, par le retentissement de leurs œuvres, ont fait le plus pour la gloire littéraire de Marseille, Pagnol surtout qui a montré à sa l'âme du bon peuple de pêcheurs et de marins, et qui a fait de « Marius » un homme de cœur, et non plus seulement un « homme d'histoire ».



Puis tard, il se vautre de premières lures à la « pélanque ».

tion d'une fontaine, Edmond Rostand dut, de toute évidence, le meilleur de lui-même et d'abord ce culte de la lumière, de la clarté, du mouvement et de la vie, cette passion de la liberté et cet amour d'un idéal qui animent « l'Aligien », « Cyrano », « Jeffrey Ruffel », « Chantrel », « Marseille espère l'œuvre de Rostand, comme l'œuvre de Rostand espère l'âme de Marseille.

On ne raconte que des gens dont l'intelligence est admise et dont la bonne foi ne saurait être suspectée se font dans ces livres, ces ouvrages « pornographiques », « tropiques » autotels qui n'ont fait de mal à personne.

Henry Miller va passer en jugement. Sans aucun doute, ses livres seront condamnés, retirés de la circulation, envoyés au pilon. J'avoue que la chose ne me touche guère, car cela n'a définitive ne prouvera pas que ce sont les adversaires de Miller qui ont raison. Cela prouvera, tout au plus, qu'ils sont opiniâtres.

Mais il peut être intéressant d'étudier les tenants et les aboutissants de ce scandale en cours, misant d'ailleurs sur le plan sociologique que sur le plan littéraire.

Et les adversaires les plus irréductibles d'Henry Miller, avaient, en quelques notions de sociologie, ils auraient pensé que l'obscénité littéraire s'était élevée avec les années et finit par disparaître avec une époque. — Songez-vous encore aujourd'hui que Racine, le grand Racine, si numériquement et passionné — si acclamé aujourd'hui — l'auteur de « Phèdre », scandalisa jadis d'une façon quasi inévitable la bonne société du grand siècle ?

Je ne veux pas comparer « Phèdre » et les « Tropiques ». Je veux simplement souligner les remous psychologiques déchaînés par eux à des époques différentes, remous qui sont exactement de même nature.

Puis, dans « Phèdre » et « Baudelaire furent insoufflés par un bon nombre de leurs contemporains, vengés aux géométries, traités devant les tribunaux, condamnés. Ces malédictions impoignables, firent d'ailleurs beaucoup plus pour la gloire des deux écrivains qu'une quelconque publicité honteuse. Le résultat, on le connaît : Baudelaire et Flaubert

En marge d'Henry Miller

Le scandale est une auto-défense

Il y a un cas Miller qui passionne les milieux littéraires et dressé les uns contre les autres partisans et adversaires de l'écrivain américain.

Dans le but unique d'informer leurs lecteurs, les « Nouvelles de France » ont demandé à l'un de leurs collaborateurs son opinion sur un sujet d'actualité brûlante et on peut dire, il l'a fait en toute liberté, prenant l'entière responsabilité d'un avis que certains ne partageront sans doute pas, mais qui peut servir de base à une discussion publique, ouverte par cette première étude à quiconque, ayant des arguments valables et libéralement exposés, voudra se déclarer pour ou contre l'auteur des « Tropiques ».

Le scandale provoqué par les livres d'Henry Miller — scandale de même ordre que celui créé par « Mort à Crédit » de L.-F. Céline, en son temps — n'est pas près de s'éteindre en Amérique comme en Europe.

À Paris, le comité d'Action sociale et morale ne cesse de partir en campagne et de briser des joncs contre ses romans « obscènes » qui sont « Printemps noir », « Tropique du Cancer » et « Tropique du Capricorne ».

On ne raconte que des gens dont l'intelligence est admise et dont la bonne foi ne saurait être suspectée se font dans ces livres, ces ouvrages « pornographiques », « tropiques » autotels qui n'ont fait de mal à personne.

Henry Miller va passer en jugement. Sans aucun doute, ses livres seront condamnés, retirés de la circulation, envoyés au pilon. J'avoue que la chose ne me touche guère, car cela n'a définitive ne prouvera pas que ce sont les adversaires de Miller qui ont raison. Cela prouvera, tout au plus, qu'ils sont opiniâtres.

Mais il peut être intéressant d'étudier les tenants et les aboutissants de ce scandale en cours, misant d'ailleurs sur le plan sociologique que sur le plan littéraire.

Et les adversaires les plus irréductibles d'Henry Miller, avaient, en quelques notions de sociologie, ils auraient pensé que l'obscénité littéraire s'était élevée avec les années et finit par disparaître avec une époque. — Songez-vous encore aujourd'hui que Racine, le grand Racine, si numériquement et passionné — si acclamé aujourd'hui — l'auteur de « Phèdre », scandalisa jadis d'une façon quasi inévitable la bonne société du grand siècle ?

Je ne veux pas comparer « Phèdre » et les « Tropiques ». Je veux simplement souligner les remous psychologiques déchaînés par eux à des époques différentes, remous qui sont exactement de même nature.

Puis, dans « Phèdre » et « Baudelaire furent insoufflés par un bon nombre de leurs contemporains, vengés aux géométries, traités devant les tribunaux, condamnés. Ces malédictions impoignables, firent d'ailleurs beaucoup plus pour la gloire des deux écrivains qu'une quelconque publicité honteuse. Le résultat, on le connaît : Baudelaire et Flaubert

— 000 —

L même et dernier volume des Hommes de Rome. Volonté vient de connaître un succès considérable. C'est en mars 1932 qu'il fut publié les deux premiers tomes : Le 6 octobre et Le Crème de Quisette. Dès ce temps-là, Jules Romains annonçait aux interviewers, qui s'étaient précipités sur lui, qu'il publierait sa grande œuvre à raison de deux volumes par an et qu'elle ne comprendrait pas tout à fait trente volumes. Preuve que Jules Romains se soumet malgré tout à une certaine méthode, lui qui nous disait un jour :

— J'ai horreur d'un travail trop régulier. Je n'aime le travail qu'en état de grâce.

C'est rue d'Amsterdam que la grâce (si on entend ce mot) se trouve pour la première fois. Tout le monde connaît l'anecdote qui met en scène Remy de la Harpe, un jeune homme d'Alsace, qui fut un jour interrogé par un journaliste sur sa méthode de travail.

— En quel paysage divin, maître, avez-vous entendu chanter en vous cette mélodie parlante : La Walkyrie est la conquête... Sur les bords du Rhin, au pied d'un vieux burg ? ou une clairière des forêts alsaciennes ? ou bien...

— Sur l'impériale de l'omnibus Madeleine-Bastille, coupe Remy, en fumant sa pipe.

C'est en voyant la rue d'Amsterdam, au milieu du printemps de 1903, que Jules Romains, assis par le grouillement de cette voie où trottoirs, boutiques, voitures passants, voyageurs curieux, lui peuraient tout cela ne faire qu'une seule et même personnalité, conçut la première idée de son Unanimisme... Les premiers pas de la nouvelle école ne furent pas faciles et il y eut un certain piquant à rappeler que la première œuvre de Jules Romains, l'âme des hommes, éditée en 1904, ne vit le jour qu'après un an de publication. La Société des Poètes Français, qui faisait les frais de l'édition à la suite d'un concours où le jeune

Jules Romains

poète avait brillamment triomphé de quelques deux mille concurrents, n'était pas riche et ne put faire imprimer la totalité de l'œuvre, un écarté près des deux tiers. Le simple est que les poèmes ainsi évincés furent égarés par une secrétaire stourdise et que Jules Romains n'en avait pas gardé copie. Il s'agit de la copie de la première édition, qui fut perdue pour tout jamais. Peut-être est-ce par un acte d'oubli que Jules Romains n'a jamais voulu laisser rééditer ses premiers vers.

La prose ne devait pas lui être plus favorable. C'est à compte d'auteur qu'il publia Le Bourg républicain en 1906.

— Sur l'impériale de l'omnibus Madeleine-Bastille, coupe Remy, en fumant sa pipe.

C'est en voyant la rue d'Amsterdam, au milieu du printemps de 1903, que Jules Romains, assis par le grouillement de cette voie où trottoirs, boutiques, voitures passants, voyageurs curieux, lui peuraient tout cela ne faire qu'une seule et même personnalité, conçut la première idée de son Unanimisme... Les premiers pas de la nouvelle école ne furent pas faciles et il y eut un certain piquant à rappeler que la première œuvre de Jules Romains, l'âme des hommes, éditée en 1904, ne vit le jour qu'après un an de publication. La Société des Poètes Français, qui faisait les frais de l'édition à la suite d'un concours où le jeune

Les jeunes écrivains peuvent prendre patience. Il en est bien peu qui auront eu des débuts aussi longs, lents et décourageants que Jules Romains, aujourd'hui au faite de la fortune et de la gloire. Par bonheur, l'auteur de Knock, originaire, comme on sait, du Velay, avait toute la solidité des monts volcaniques de cette petite province qui a réussi à garder une parole originale entre la Rome, Anvers et le Haut-Lain gâté. Il était bon et ce fut le Destin qui céda. Quand il fut, tout récemment, élu académicien, quelqu'un lui méchamment observait qu'en sa jeunesse il avait pu cocher son dédain pour l'habit vert et des prestigieuses académiques. Georges Bernanos entendit et riposta en citant un passage des Hommes de bonne volonté :

— L'orgueil est comme les animaux supérieurs, il se nourrit des proies qu'il méprise.

Ne prenez point, au reste, sur ce mot, Jules Romains pour un « marquis » simple, plus cordial, plus tranquillement humain que lui. Ni même plus gai et porté vers un humour, il est vrai, assez spécial, d'origine spirituellement aristocratique, et qui est à la base de ce que les écrivains de la

Grande Boite appelle le « complot ». Étant encore à Norguise, il fut l'occasion de lire un gros ouvrage intitulé « L'origine de l'homme », écrit par un philosophe anonyme nommé Pierre Brissac et d'une longueur de pensée, d'une verbosité qui excita l'ire de Jules Romains (il ne s'appelait encore que Louis Fari-goulet) et de ses camarades assésés à l'école. Le bonhomme ne s'arrêtait pas de faire descendre l'homme de la grenouille et il ajoutait que le langage humain était la base de plus nombreux se ramenant plus finalement au seul instinct sexuel. Les Normaliens écrivirent à Brissac une lettre enthousiaste ; ils l'invitèrent à venir à Paris poser sa candidature au titre de Filice des Pensées, qui allait être décoré, assurément, au côté du Delta. Ce fut une soirée épique, dans le Quartier Latin n'a pas entièrement perdu le souvenir. Brissac fut élu, en effet, par 240 voix contre 112 à Henri Bergson. Une conteste fut entendue par l'assistance, mais elle fut écartée comme la musique étaient de Jules Romains, et dont le refrain allait se répéter :

« Pour penser, il faut réfléchir ».

On était déjà dans la joyeuse atmosphère des Capucins. Et tout Knock n'est-il pas aussi dans cette ferveur qui monta Jules Romains, en 1905 ou 1906, aux nouveaux côtes de Normandie ? Le jour de leur entrée rue d'Ulm, il afficha dans le vestibule de l'école une liste d'admissibles à la visite médicale, revêtue d'une blouse d'infirmier et, avec deux ou trois Anciens, commença à palper les arrivants, leur posant cent questions baroques, hochant la tête avec inquiétude plutôt les lèvres avec mystère. Inlassant par leur insatiable pour aller d'être arrêtés sur le seuil de l'école par quelque infirmité physiologique.

Voilà pour le bonhomme de Jules Romains.

« Je suis ébloui par la grandiose écoulement du monde ».

« Que l'on ne me parle plus de je ne sais quel scandale de vertu honteuse. Henry Miller est autre chose qu'un pornographe et ses livres révéleront sans doute davantage d'un délire insipide que de la perversion sexuelle ».

Quant à l'obscénité, elle est plutôt présente dans les recherches cosmiques, dans les avions à réaction ou dans le travail à la chaîne que dans cet auteur certes turbulents, torpides, tendus, mais qui a pour lui le mérite, ou le courage, d'avoir gardé les yeux ouverts. Pierre VITRAZ

